



l'Ouvrière

JOURNAL DES TRAVAILLEUSES

Publié par le Parti Communiste

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser au secrétaire féminin du Parti Communiste, 120, rue Lafayette, Paris (X').

Pour l'administration écrire : 142, rue Montmartre (2°).

ABONNEMENTS

1 an : 12 fr.

6 mois : 6 »

3 mois : 3 »

LE NUMERO : 0 fr.25

Toutes les ouvrières, toutes les travailleuses de la ville et des champs, toutes les ménagères doivent lire

L'OUVRIERE

la répandre, collaborer à sa rédaction.

Le Bloc des Gauches au Pouvoir TOUJOURS ENGÉORGIE La maternité en France et en Russie

Le Bloc des gauches au pouvoir est en train de trahir les unes après les autres toutes les promesses qu'il avait faites pour se faire élire. Plus fourbe que le Bloc national il ne refuse pas, bien au contraire, il élargit le débat au Parlement, le fait durer un temps indéfini sur la chose promise pour le bien du peuple, puis subitement il le resserre, l'étrique, et finalement, par le vote de sa majorité, il en reste quoi... rien ou presque rien.

Voyez l'amnistie : promise large pour tous, elle sort de leurs débats mesquine et caricaturée : la journée de huit heures, intangible disaient-ils avant les élections, est en danger par l'exécution du plan Dawes (du reste elle a été de tout emps davantage sabotée chez les femmes parce qu'elles ne savent pas se défendre).

Nos députés de gauche ont jusqu'à présent bien travaillé. Ces jours-ci ils s'attaquent au gros morceau : le problème de la vie chère à déchiffrer. Ils savent très bien par où il faut commencer pour entraver la spéculation, c'est-à-dire couper la tête à l'anarchie du capital, gros manitou de la finance, du rail, du fer, des charbons, des blés, du sucre, etc., qui depuis 1915 ne cessent de s'enrichir en volant les travailleurs, contaminant par leur mauvais exemple tout le petit commerce, qui, à son tour vote tant qu'il peut le consommateur.

Eh bien ! c'est précisément à ce consommateur que l'on s'en prend. Il faut lui diminuer son salaire, il a trop d'argent, ce qui le pousse à la dépense et par là même fait augmenter les denrées ; il préfère acheter les premiers morceaux que les derniers (dame, toutes les bouches sont sœurs), il s'habille trop bien, les femmes surtout sont mises comme des bourgeoises, elles vont au théâtre, au cinéma. La légende née de la guerre que dans la classe ouvrière on se saoule tous les jours ne prend plus, il fallait trouver autre chose.

Comment qualifier ces députés de gauche qui osent soutenir de pareilles idioties ? La plupart d'entre eux sont bien aise de gagner un peu plus, ce qui leur permet de vivre un peu mieux. Puis, comme il faut avoir l'air de faire quelque chose pour faire baisser la vie,

alors la presse réformiste vous bourre le crâne, des commissions, sous-commissions sont nommées pour enquêter dans toute la France et punir les mercantis ; les gros cités plus haut, et d'où vient la source de la spéculation on parle avec eux, car en réalité ils gouvernent. Herriot n'est que leur domestique. Aussi, pour conserver sa place se garde-t-il d'employer le moyen radical, lui qui est superpur-radical-socialiste.

Cependant les ménagères qui vont au marché attendent toujours la diminution des denrées ; c'est une ironie que depuis que le Bloc des gauches est au pouvoir tout a encore augmenté : pain, viande, sucre, etc., etc., si bien que, quoique dépensant beaucoup on arrive à grand-peine à manger à sa faim. Mais il paraît que c'est salubre, celui qui travaille beaucoup doit manger peu ; par contre, celui qui vit du travail des autres a, lui, la bonne chère et les plaisirs.

Allez-vous rester encore longtemps, femmes du peuple, à attendre que le rôti vous tombe moins cher dans la bouche ? Au lieu de lire les journaux bourgeois qui vous trompent, qui vous bernent avec de faux espoirs, si vous lisiez notre *Humanité*, notre *Ouvrière*, les seuls journaux qui vous disent crûment la vérité et qui vous soutiennent, vous sauriez qu'au Parlement se joue toujours la même comédie, et que ce soit de droite ou de gauche, le peuple est et restera l'esclave bafoué et méprisé.

Travailleurs, ne comptez donc que sur vous, sachez que jamais les spéculateurs ne rendront ce qu'ils ont volé, il faudra le leur arracher.

Nous sommes des millions par le monde qui souffrons, eux, ils sont une poignée qui jouissent de tout le superflu que nous leur procurons par notre travail. Pourquoi ne voulez-vous pas comprendre que nous serions les plus forts, si nous avions l'intelligence de nous unir au lieu de nous diviser ? Venez au Parti Communiste, grossir nos rangs et acquérir cette force qui doit nous libérer du joug de nos ennemis de classe !

ROSE.

LA FEMME ET L'ORGANISATION

Rien n'est stable et la vie, comme toute chose, subit des transformations au fur et à mesure que se développe le progrès.

L'introduction de la machine dans l'industrie ; les objets propres à la consommation faits en série ; l'exploitation en grand par les sociétés et les firmes, ont remplacé peu à peu le petit fabricant, l'artisan, le détaillant. De ce fait, atteinte a été portée à la famille des classes laborieuses. La femme, qui, en plus de son ménage, faisait chez elle différents travaux pour parfaire aux gains insuffisants du chef de famille, a dû, de plus en plus, quitter le foyer pour aller au dehors gagner sa vie.

La guerre a accéléré ce mouvement, et pendant que les hommes se portaient aux frontières pour défendre la propriété et les coffres-forts, les femmes, outre les ateliers et les bureaux, ont en grand nombre afflué vers l'usine, les services publics, partout où leur emploi était possible.

Le patronat qui, bien mieux que le prolétariat, connaît ses intérêts, a largement ouvert ses portes à l'élément féminin, voyant là une source nouvelle de bénéfices. La femme, avec l'activité qui lui est propre, s'est montrée à la hauteur de sa tâche. Mais, de par son manque d'éducation sociale et mal préparée pour cette vie au dehors, elle a accepté de travailler pour un salaire moindre que celui de l'homme qu'elle remplaçait, faisant ainsi déprécier la main-d'œuvre.

On a souvent objecté que la femme ne pouvait faire des travaux de force comme l'homme ; ceci est incontestable ; la femme est bien moins musclée. Mais qui donc pourra affirmer, sans crainte de se tromper, qu'un travail de force est toujours plus utile qu'un travail moins rude ? S'il en était ainsi, pourquoi le manoeuvre, qui toute la journée traîne de lourdes charges, serait-il moins payé que le mécanicien-ajusteur ? Le débardeur moins que le chef comptable ? Et que de cas où le rendement est le même : que ce soit à l'usine, devant la machine qui marche à la même vitesse pour l'un comme pour l'autre ; que ce soit dans les services publics, comme les tramways, par exemple, où la recette ne diffère pas selon qu'il la fait ; que ce soit aux caisses, dans les bureaux, où l'argent rentre et les chiffres s'alignent, quelle que soit la main qui encaisse ou tient le porte-plume ?

Quelle raison invoquer, et qu'elle soit plausible, pour expliquer cette différence de salaire entre l'homme et la femme ?

Que si la femme est mariée, le mari gagne sa vie ? Eh ! sans doute ! mais à condition qu'elle ne se connaisse pas le chômage ; qu'il ne soit ni infirme, ni malade. Et parce qu'il est censé être le soutien de famille, l'employeur de la femme doit-il en tirer profit ?

Il y a aussi celles qui sont seules ; celles qui ont des charges. Pour les unes, comme pour les autres, la vie est-elle moins chère, les charges moins grandes, parce qu'elles sont du sexe féminin ? Ces questions, le patronat les veut ignorer et s'il semble faire quelques concessions à la maternité, elles ne compenseront jamais l'exploitation éhontée qui fait de la travailleuse la proie facile du capital.

Du fait qu'elle fait partie d'une façon plus intégrante de la foule des salariés, la femme se trouve placée devant des intérêts nouveaux, des devoirs nouveaux.

Ses intérêts sont de revendiquer hautement ses droits à la vie ; de prendre place résolument aux côtés de son compagnon d'esclavage et de se dire qu'à travail égal, le salaire doit être égal, afin de pouvoir se suffire et de conquérir son indépendance ; afin de pouvoir élever ses enfants si un jour elle se trouve seule avec eux ; ou encore d'aider ses vieux parents s'ils en ont besoin.

Ses devoirs sont de ne pas entrer en concurrence avec l'homme ; de ne pas le faire chasser de partout en travaillant pour un prix moindre ; c'est au contraire faire siennes ses revendications ; ne pas mettre la machine en marche si l'ouvrier l'a quittée ; ne pas prendre le porte-plume que l'employé a délaissé pour la cause commune ; en un mot, ne pas jouer le rôle écumant des briseurs de grèves, des Unions Civiques.

Ah ! que ces raisons auprès des femmes sauront prévaloir, si, tous ceux et toutes celles qui se réclament de la lutte de classes vont à la travailleuse, lui tendent une main fraternelle pour la guider et l'aider sur la route aride de la libération !

Alors, la victime résignée d'hier, prenant confiance en elle-même, sera demain une force qui compte !

Charlotte DAVY.

Le *Quotidien*, le journal du « perfectionnement des institutions républicaines », poursuit sa campagne de mensonge et de violence à l'égard de nos camarades russes.

Chaque jour, M. Renaudel, socialiste de marque, ministre de demain, aujourd'hui laudateur de l'homme qui préside aux destinées du pays, emplit les colonnes de cet organe gouvernemental de ses imputations et de ses injures à l'adresse de la Russie des Soviets.

C'est la Géorgie, dont nous avons déjà parlé, qui sert de thème à ses élucubrations et fait verser des pleurs à l'élude 11 mai.

Pour M. Renaudel, la Géorgie, envahie par l'armée rouge en 1921, soumise par la violence, a voulu, dans les derniers jours du mois d'août, qui ont vu couler le sang géorgien, se couler le joug de Moscou.

La vérité est quelque peu différente. En 1921, la révolution russe a été mise en péril par les contre-révolutionnaires, qui, s'organisant sur le territoire de la Géorgie, dirigeaient contre elle la fameuse expédition Wrangel, soutenue par l'Entente.

La Géorgie est demeurée, malgré son adhésion volontaire à l'Union des Républiques soviétiques, russe, le foyer d'attraction des ennemis de la Révolution d'octobre 1917. C'est de là que sont parties depuis quatre années toutes les tentatives, organisées de l'extérieur par les émigrés : social-démocrates, mencheviks, cadets, nobles de l'ancien régime.

Des gens qui, sous le tsarisme, ont accompli des actes terroristes, ont sali tout leur passé en mettant leur main dans celle des Blancs.

M. Renaudel accuse Moscou d'avoir imposé son pouvoir à la Géorgie, pour exploiter ses richesses pétrolières. Il eût préféré sans doute qu'au lieu d'être exploitées par l'Etat prolétarien, elles le soient par le capital pour le capitalisme.

Aujourd'hui, le député du Var verse des pleurs sur les contre-révolutionnaires exécutés ou emprisonnés. Et c'est lui qui joue la comédie. Mieux que quiconque, il est placé pour connaître l'action menée contre le régime des Soviets par l'émigration russe. Il sait depuis toujours quel travail de désagrégation n'ont cessé de tenter les anciens ministres Kérénsky, Dan, Tsérételi et leur entourage. Il sait bien aussi que toutes les tentatives ont été rendues possibles grâce aux fonds donnés par les gouvernements étrangers, voire par le gouvernement français.

Dans ces conditions, il est bien mal placé pour reprocher à la Révolution russe de se défendre.

Plaçant le succès de la Révolution prolétarienne au-dessus de tout, il apparaît au contraire que la mansuétude dont les bolcheviks ont fait preuve très souvent aurait pu avoir pour l'Union des Républiques socialistes soviétiques les plus fatales conséquences.

Les gens du Bloc des gauches, des social-démocrates aux radicaux, sont les hommes de la conservation sociale.

Ce sont nos pires ennemis ; nous aurons à les combattre avec la dernière énergie. C'est pour cela qu'il nous faut faire, de notre parti communiste, un parti vraiment prolétarien, fort et discipliné, capable de mener un jour la bataille décisive sans faiblesse et sans sentimentalisme.

La libération totale du prolétariat est à ce prix.

Au lendemain de la Révolution, la Russie des Soviets proclama l'égalité des sexes. Il ne suffisait pas simplement d'une proclamation pour réaliser en fait cette égalité, il fallait aussi donner à la femme les moyens d'être l'égale de l'homme et lui donner les possibilités de s'évader des chaînes de la famille.

C'est pour réaliser cette égalité et libérer la femme que la maternité fut reconstruite fonction sociale et l'enfant mis à la charge de l'Etat. Il ne fut malheureusement pas possible à la Russie, qui sortait de la guerre extérieure et intérieure, qui avait à restaurer son économie, qui luttait contre toute la bourgeoisie coalisée pour l'abattre, de mettre intégralement en application cette loi. C'est alors que le gouvernement des Soviets, dans l'impossibilité où il se trouvait de venir en aide à la mère et à l'enfant, autorisa l'avortement dans les hôpitaux.

Il estimait qu'il n'avait pas le droit d'imposer la maternité à la femme, alors qu'il ne pouvait rien faire pour elle. Depuis, de grandes améliorations ont été apportées au sort de la femme. Pendant mon séjour en Russie, j'ai visité de nombreuses usines. A chacune est attachée une crèche où les bambins sont soignés et alimentés. J'ai visité également des maisons d'enfants. Là, les enfants reçoivent une instruction soignée. Ils vivent dans les anciennes propriétés des bourgeois et rien n'est plus plaisant et réconfortant à la fois que de voir garçons et filles étudier, jouer, vivre et grandir dans ces grands parcs, qui étaient autrefois l'apanage d'un seul.

J'ai pu voir un pays renaissant, superbe de vie, dont l'une des principales préoccupations est le bien-être de l'enfant. La Russie entoure de soins vigilants toute la jeunesse. Aussi quel beau spectacle ! Dans nul pays on ne trouve autant de vigueur, de santé morale et physique que chez la jeunesse russe.

Mais je m'écarte un peu du sujet que je m'étais tracé, revenons-y.

La Russie autorisa donc l'avortement dans les hôpitaux, mais purifié de prison tout avortement fait illicitement. C'est ainsi que nous lisons ce qui suit dans la *Pravda* du 26 septembre :

UNE AFFAIRE D'AVORTEMENT. — Le tribunal populaire de Moscou (1) a eu, le 22 septembre, à s'occuper de l'affaire suivante : En mai dernier, la 10^e section de la milice de Moscou a été informée que, dans la maison n° 14, place Tzartine, on a découvert un fœtus provenant de manœuvres abortives.

« La citoyenne Chagnine, dont la grossesse avait été remarquée, a fait les aveux suivants :

« Me trouvant enceinte, des amis que je consultai m'ont dit de m'adresser à la femme Nikitina, qui fait à bas prix des avortements.

« Je suis allée chez elle, elle m'a fait des piqûres qui ont provoqué une perte de sang, à la suite de quoi, ayant perdu connaissance, j'ai été transportée à la clinique universitaire. »

Etant donnée cette déposition, Nikitina fut traduite devant le tribunal populaire. Au cours de l'instruction, Nikitina protesta de son innocence, reconnaissant avoir fait seulement trois piqûres d'eau chaude soi-disant insignifiantes. L'examen médical ayant établi que des manœuvres abortives ont bien eu lieu, le tribunal déclare Nikitina coupable.

(1) Suit la composition du tribunal (hommes et femmes des jurés populaires).

Pour sauver les masses populaires contre la vie chère

Le gouvernement qui ne veut faire aux gros profiteurs du régime aucune peine, même légère, prend les décisions les plus grotesques et les plus inopérantes.

Devant cette impuissance bourgeoise et la complicité socialiste, seul le Parti Communiste se dresse pour la défense des intérêts vitaux des masses populaires.

Comme programme minimum à réaliser d'urgence, il réclame immédiatement :

1° Achat par l'Etat de toute la récolte de blé à un prix établi, d'après les conditions de la récolte annuelle, par les organisations de la classe ouvrière et des petits cultivateurs.

Livraison de la viande de boucherie aux coopératives et ouverture de magasins municipaux qui vendront aux prix de revient.

2° Nationalisation immédiate des mines de potasse et livraison des engrais aux cultivateurs au prix de revient.

3° Impôt spécial sur la grande industrie, le haut commerce et les grandes banques, pour la livraison aux petits et moyens cultivateurs de machines agricoles et d'engrais chimiques.

4° Emprunt obligatoire progressif allant de 25 à 80 p. cent, à partir de 1 million sur la fortune mobilière et immobilière, dont l'utilisation servira au remboursement des petits porteurs de la dette publique, à l'équilibre du budget, au paiement de l'indemnité des 1.800 francs aux fonctionnaires, à la construction de logements destinés aux masses laborieuses.

5° Suppression de tous les impôts indirects, décharge de tous les autres impôts, y compris l'impôt sur le chiffre d'affaires, au-dessous de 12.000 francs de revenus et de 200.000 francs de fortune.

6° Impôt sur les grands propriétaires fonciers et les riches paysans (à partir de 30 hectares de propriété), dont le produit servira à l'amélioration et à l'intensification de la production chez les petits cultivateurs.

na, 40 ans, coupable d'avoir fait un avortement sans préparation médicale et dans des conditions inappropriées.

Etant prouvé que les opérations abortives ne constituent pas un métier, le tribunal condamne Nikitina à un an de prison en vertu de la première partie de l'article 148 du Code civil.

D'après le jugement ci-dessus, nous voyons que seule est blâmée la façon dont a été fait l'avortement et non pas le fait de l'avortement lui-même.

Le gouvernement soviétique est plus intelligent, plus humain que le gouvernement bourgeois de la France capitaliste. Chez nous on punit sévèrement l'avortement. Les malheureuses qui ont été poussées à ce geste par la misère n'ont même pas trouvé grâce devant nos parlementaires, elles ont été impitoyablement écartées de l'amnistie.

Or, savez-vous ce que fait notre gouvernement pour venir en aide aux mères sans ressources qui mettent au monde ces enfants réclamés à grands cris ?

Elles reçoivent pendant quatre semaines, avant et après l'accouchement, une somme qui varie de 0 fr. 50 à 1 fr. 50 par jour. Mais à condition de ne pas travailler. C'est-à-dire qu'on les oblige à mourir de faim pour mieux élever leur nourrisson.

En Russie, les ouvrières qui travaillent dans une industrie quelconque ont droit à deux mois de congé avant, et deux mois après leurs couches à salaire entier. Leur enfant est ensuite admis à la crèche où il est soigné et nourri jusqu'à trois ans. Ensuite il entre à l'école jusqu'à l'âge de 14 ans. De 14 à 17 ans, il reçoit une éducation professionnelle solide.

Quant à la femme sans travail, elle a le droit de refuser la maternité sans risquer sa vie.

Où sont les barbares ? Chez nous ou là-bas ? A nos lectrices de conclure.

Marguerite FUSSECAVE.

Qu'est-ce que le S. O. I. ?

Le Secours Ouvrier International est né en 1921 pour secourir les victimes de la famine en Russie.

Pour soutenir et sauver des affres de la mort les millions d'affamés des rives de la Volga, surgirent, nombreux, dans tous les pays du monde, des Comités d'assistance au peuple russe.

Des millions et des millions de dollars, des livres sterling, de francs, de marks, de couronnes, etc., ainsi que des trains et des bateaux de vivres et de secours de toute nature furent, en un temps rapide, collectés.

Cette solidarité universelle, vivante, spontanée, expression du cœur prolétarien du globe entier, fut un fait sans précédent dans l'histoire des peuples.

Lorsque la famine fut vaincue en Russie, fallait-il dissoudre et faire disparaître ces Comités d'assistance ? N'était-il pas mieux, au contraire, de profiter de la leçon que de durs événements venaient de donner aux classes pauvres de l'humanité tout entière ? Si. Et c'est ce qu'ont admirablement compris des hommes au milieu desquels nous voyons s'élever la formidable et immense figure de celui qui restera le plus grand des humains de notre époque : Lénine.

Les travailleurs du monde entier, instinctivement surpris et émus, s'étaient dressés, unanimes pour porter secours aux malheureuses victimes des régions affamées. Mais, nous devons ajouter, parce que c'est vrai, que la spontanéité, la sincérité, la ferveur de cet admirable et inoubliable mouvement de solidarité universelle s'expliquent par le fait important que les secours organisés allaient à ce grand peuple russe, porteur du plus bel espoir des peuples esclaves de toute la terre.

C'est que ces millions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards n'étaient pas seulement victimes d'un cataclysme naturel, mais, l'étaient aussi d'un infâme blocus, de fils de fer barbelés et de tous les cordons sanitaires organisés par les forces coalisées de la bourgeoisie mondiale qui espérait, avec le concours de cette horrible famine, voir la fin de son cauchemar : la Russie soviétique.

Ce n'était donc pas seulement une action de pure humanité qu'accomplissaient ainsi les travailleurs du monde entier, mais c'était aussi et surtout une action sociale bien caractérisée.

Du même coup, les buts du Secours Ouvrier International étaient clairement désignés : en tous temps, en tous lieux, secourir les peuples victimes des calamités naturelles et sociales.

Après les secours à la Russie affamée, ce furent les secours distribués par le S. O. I. constitué en organisation solide, aux prolétaires d'Autriche, aux paysans pauvres des Hautes-Hérbes à la suite d'une très mauvaise récolte, au Japon à la suite des grands tremblements de terre, en Allemagne depuis un an, et actuellement, aux mineurs du Borinage, où nos secours aident nos frères en lutte à combattre la mi-

sère organisée par le capital et la finance de tous les Etats capitalistes d'Occident, soutenus par leur social-démocratie.

Le Secours Ouvrier International est donc la mobilisation de toutes les forces matérielles et morales de la classe ouvrière, par-dessus toutes les frontières, sans distinction d'opinions, de partis ou de tendances, en faveur des travailleurs de tous pays, victimes de catastrophes naturelles ou des méfaits d'un capitalisme capable d'assassiner toute l'humanité plutôt que d'abandonner ses privilèges.

Le S. O. I., par ses actions de secours humanitaires et prolétaires s'est imposé à l'attention des deux mondes : celui des travailleurs et celui du *Talon de Fer* dont il est le mortel ennemi.

Le Secours Ouvrier International, humanitaire et social, c'est la Croix-Rouge de la classe exploitée du monde entier.

Pour aider à la création de la vraie civilisation, pour aider à l'avènement et au triomphe du travail, créateur de justice et de raison, le Secours Ouvrier International doit vivre, se développer, multiplier ses forces et supplanter toutes les armées noires du salut et autres Quakers, armées de la charité hypocrite et mensongère au service du capital.

Vive la solidarité prolétarienne organisée !
Vive le S. O. I. !

E. DUTILLEUL.

P.-S. — Nos camarades comprendront quel appui elles peuvent donner à cette grande œuvre humanitaire. Le cœur de la femme est accessible à la pitié, à la charité. Que les femmes communistes donnent l'exemple, qu'elles adhèrent aux groupes locaux du S. O. I., qu'elles soient les animatrices de la charité prolétarienne. Grâce à leurs efforts, nous devons pouvoir rassembler d'ici peu toutes les bonnes volontés et les grouper dans un même idéal de fraternité des peuples.

Inconscience ou cynisme ?

On lisait ces jours derniers, placardé sur tous les murs de la ville, en tous les lieux où pendant la saison on affiche les spectacles rotatifs du Casino :

« Grand Bal des Terreneuvas »

Au profit des veuves et des orphelins, sous la présidence de MM. les administrateurs de la marine, de M. le président du Syndicat des Armateurs, de M. le sous-Préfet, de M. le Maire, etc., etc.,

Ceci ne vous dit sans doute rien, camarades des villes ou des campagnes, ignorantes de ce qu'est la vie des pêcheurs de morue et, surtout, des dangers constants qu'ils risquent pendant les six mois consécutifs, sans toucher à terre, que dure cette pêche.

Ils partent en mars, sur un bateau comprenant une vingtaine d'hommes d'équipage, et s'en vont à travers les glaces sur les bancs, à cent lieues de Saint-Pierre et Miquelon, en pleine mer, nourris de conserves, de haricots, de lard rance et de biscuits, ils doivent fournir un travail de 16 à 18 heures. Ils quittent le grand bateau sur un doris, (bateau plat sans quille portant deux hommes) pour aller sur les lieux de pêche, à travers la brume, les glaces, risquant l'abordage des grands transatlantiques, lever les lignes, qu'ils avaient tendues la veille ; souvent, hélas ! ils ne retrouvent plus le grand bateau, ou une mer trop démontée a chaviré la frêle embarcation ; toujours mouillés, ils dorment quelques heures sans se dévêtir, et cela par une température glaciale.

Voilà en quelques lignes la vie de ces malheureux, et quand par une année comme celle dernière il y a eu gros temps, ils sont nombreux les hommes qui manquent au retour. Ne croyez cependant pas que pour courir des risques aussi grands, ils gagnent largement leur vie ; ce serait une grave erreur. Ils touchent au moment où ils signent la « charte-partie », contrat les liant à l'armateur pour la campagne, 15 à 1.800 francs d'avances, et quand la pêche est bonne et la morue vendue chère, 2.000 à 3.000 francs au retour. Les gros bénéficiaires de ces entreprises, ce sont les armateurs, les capitaines et les seconds.

Or, il existe un capitaine et un second seulement par navire qui, eux, ne courent point les mêmes dangers, puisqu'ils ne s'éloignent pas du grand bateau (1). Sans doute, me direz-vous, pourquoi font-ils ce métier ? Mais par habitude d'abord, on est marin de père en fils, et puis sur nos côtes, peu de petite pêche et aucune industrie. Chaque année, grand est le nombre des veuves et des orphelins. Et que touchent alors les veuves ? Un secours immédiat de la Marine (caisse des Invalides) à laquelle le disparu versait une mensualité de 900 francs environ et, si elle est reconnue nécessaire, un secours annuel de 350 francs et 200 francs pour l'orphelin. Que devenir avec cela ?

C'est donc sous ce prétexte que les morts étant particulièrement nombreux, on a organisé un bal pour secourir les familles éprouvées ?

Voici le compte rendu de cette fête, donnée par le *Salut*, journal cléric.

« A midi, les terre-neuvers, de retour, avaient arboré leur grand pavois ; le Casino pavoisait à son tour comme aux jours des plus grands galas et le soir s'embrassait de toutes parts. »

Suivent des félicitations à toutes les grosses légumes, puis : « Le bal, qui s'est achevé entre 3 et 4 heures, a été particulièrement élégant, toilettes ravissantes et jolies femmes dansant bien et avec entrain. Cependant, malgré le temps incertain dès le début, et l'ondée diluvienne par moments, les danseurs étaient venus avec empressement des villes voisines. »

« Notons qu'après cette bonne œuvre, le Comité a conçu le projet d'instituer chaque année, outre cette manifestation de septembre, avant le départ des marins, une grande fête maritime : le Pardon des Terreneuvas. »

Eh bien camarades, ce compte rendu ne vous laisse-t-il pas comme à moi un écoeurant profond, oser parler de danses et de gaité, de toilettes ravissantes et de jolies femmes se faisant remarquer, alors que des malheureuses pleurent leur compagnon, alors que des orphelins appellent leur soutien ; il est vrai que la mode est de battre la grosse caisse sur le ventre des morts. Mais c'est vraiment un peu trop de cynisme ; qu'on attende au moins que les flots aient englouti leurs victimes. Ajouterai-je que l'affiche portait en italique : « La tenue est de rigueur ». Quelle tenue ? Je me demande ce qu'auraient pensé ces élégantes si quelques bons bougres de terre-neuvas s'étaient présentés au contrôle avec leurs cirés puant le sel et le poisson, avec leurs grosses bottes couvertes de boue ? Eussent-elles accepté une tenue aussi complète ? Sans doute oui, pour ces névroses à la recherche de sensations. Cela aurait été d'un charme captivant. N'avaient-ils pas imaginé, ces semaines dernières, de se dénuder en gilettes et en gigolos ? Ces messieurs aiment sans doute rappeler leur dépravation, eux qui débouchent nos filles et en font des gilettes.

Dancez, rupins affolés, profitez des restes de votre régime éhonté ; vous apprendrez peut-être bientôt une danse nouvelle, et vos victimes d'aujourd'hui feront partie de l'orchestre.

M. A. THOREUX.

(1) Quant à l'armateur, il reste pendant toute la campagne bien tranquille au coin de son feu.

Camarades Locataires

Ne tardez pas à demander votre prorogation : selon la loi, c'est trois mois avant l'expiration de votre bail, ou en cas de location verbale, trois mois avant l'échéance de la prorogation en cours ou dans les vingt jours qui suivent la réception du congé, que vous devez notifier à votre propriétaire (et non au tribunal) par lettre recommandée, les conditions de prix et de durée (pour le moment jusqu'au 1^{er} janvier 1926) de la prorogation que vous demandez.

Mais, si vous avez laissé passer ces délais, vous pouvez encore user de ce droit AVANT LE 2 NOVEMBRE ; jusqu'à cette date, aucune forclusion n'est à craindre. Mais n'attendez pas le dernier moment.

Aux Paysannes, aux Femmes laborieuses de tous les Pays

Sœurs, camarades !

Salut cordial à vous toutes qui, comme le paysan travailleur, êtes courbées sous le lourd fardeau de vos peines.

Représentants des organisations de paysans, de métayers et de fermiers d'Europe, d'Asie, d'Amérique du Nord et du Sud, nous sommes réunis ici pour délibérer sur nos intérêts et pour trouver une issue à notre misère.

Est-ce possible sans penser à vous et à votre destin ?

Comment le peut le moyen paysan, le fermier et le métayer, pourrissent-ils accomplir leur tâche sans mains diligentes ne travaillant pas à leurs côtés, de la pointe du jour à la nuit tombante ? Dans la maison et dans les étables, au jardin et aux champs, votre labeur est indispensable.

Vous avez à assumer toutes les peines et tous les soucis du travail, tout comme l'homme ; mais, en plus, vous portez le fardeau de la ménagère et les hautes responsabilités de la mère. Vous êtes les héroïnes et les martyres du travail. La glèbe consume votre sueur, votre jeunesse, votre santé. Epuisées comme les ouvrières des fabriques, comme les employées des magasins et des bureaux, vous ne trouvez pas pour vos souffrances l'attention et les soins que trouvent celles-ci. Comme votre travail, votre martyre demeure caché au sein de votre ménage. En dépit de votre labeur égal à celui de l'homme, vous ne jouissez pas, dans la plupart des pays, des mêmes droits.

Sœurs ! Camarades ! Des femmes et des hommes réunis par la même misère et par la même volonté de se libérer, ont prêté leur voix à vos souffrances. Nous vous crions : *Soyez indépendantes comme l'homme* ! Pourquoi seriez-vous obsédées de soucis, pourquoi seriez-vous obligées de vous priver de tout pour vous et les vôtres, malgré votre travail incessant ? Faut-il que vous vous ruiniez avant le temps par un travail excessif, pour engraisser des taillants ? Votre espoir que la guerre amoindrirait votre sort s'est dissipé. Elle a rendu encore plus riches une poignée de richards, mais elle a fait des veuves, comme tous les travailleurs, vous êtes encore pauvres. Votre misère ne fait que croître.

Vous partagez le sort du paysan laborieux. Vous cultivez les champs, et d'autres qui n'ont pas bougé le doigt rentrent la moisson. Ce que vous économisez à la cuisine et dans la cave, ce que vous semez et cultivez dans le jardin et l'étable, tout cela augmente la richesse de ceux qui raillent les « culs terreux ». Les gros fabricants, les gros commerçants, les paysans riches et les propriétaires enlèvent la crème de votre lait.

Voilà le régime que l'on appelle régime de droit et d'ordre ! On appelle « travail » et « propriété légitime » ce qu'on vous a extorqué, à vous et aux vôtres. Ce sont les grands et les riches qui, dans les municipalités comme au Parlement, gouvernent les pauvres et les petits. Ils vous accablent d'impôts injustes, ils enferment vos fils dans les casernes, ils les envoient sacrifier leur vie et leur santé sur les champs de bataille, dans des guerres qui ne profitent qu'aux millionnaires.

Paysannes laborieuses, femmes du peuple travailleur !

Aidez-vous, aidez-vous vous-mêmes à combattre la misère qui nous écrase tous. Nous portons en commun les charges de la vie ; agissons ensemble pour mettre un terme à notre oppression, à notre exploitation, à l'usure qui nous pille et qui nous étirent. Nous voulons travailler, joyeusement travailler, mais nous voulons recevoir les fruits de notre travail. Entrons dans la lutte contre les gros propriétaires et les riches cultivateurs qui se sont emparés de la plus grande et de la meilleure partie du sol et nous ont volé les bois, les pâturages et les eaux, contre les grands capitalistes de toute espèce qui, de concert avec ces faux-frères des paysans laborieux, acceptent le produit de nos peines, par la force ou par la ruse.

Sœurs, camarades ! Ne craignez pas que nous soyons trop faibles pour une telle entreprise. L'union fait la force du faible. Unissons-nous ! Cherchons des alliés ! Ces

alliés ne se trouvent pas au côté des gros propriétaires, qui endossent à l'occasion la blouse du travailleur pour nous mieux dupier. Non ! Ces alliés, nous ne les trouverons que parmi ceux qui sont exploités, privés de droits et opprimés, comme nous : les ouvriers.

Assez de querelles entre nous. Nous ne sommes pas les usuriers et les exploitateurs, comme le prétend la valetaille des riches. Les ouvriers ne sont pas les paresseux qu'on nous dépeint. Tous ceux qui ne travaillent pas avec les mains, mais avec la tête, dans les usines et les chemins de fer, dans les administrations et les écoles, dans la science, la technique et les arts, seront aussi nos alliés.

Les ouvriers et les paysans laborieux sont les constructeurs de la société et de l'Etat. Pourtant ils sont aujourd'hui les victimes, les opprimés. Ils doivent lutter côte à côte. Leurs mains unies doivent prendre le pouvoir pour conquérir aux producteurs une existence digne de l'humanité et de la civilisation.

Paysannes laborieuses, ouvrières, femmes du peuple, tendez-vous les mains en sœurs. Venez grossir nos rangs ! Vos frères se réunissent dans chaque pays et par-dessus les frontières. L'expérience de la guerre et des maux soufferts en commun nous a montré que les paysans travailleurs de tous les pays où règne la richesse, forment une grande communauté. Cette communauté doit devenir une grande communauté de combat. Voilà pourquoi notre Conférence a décidé de constituer un *Conseil Paysans International*. Il nous donnera ses conseils, nous guidera et nous unira avec les ouvriers révolutionnaires qui luttent pour un gouvernement ouvrier et paysan.

Sœurs ! Camarades ! Nous avons siégé à Moscou, dans la « cité rouge », dans la capitale du premier Etat ouvrier et paysan. Le Kremlin des Tsars a été transformé par la révolution en une maison du peuple. Les Soviets ouvriers et paysans de Russie ont fait éclore une vie nouvelle et meilleure. Une modeste paysanne a dit, à notre conférence : « Depuis six ans, je suis présidente du Soviet de trois communes. J'ai été chaque fois réélue. Notre production progresse, nous avons ouvert des écoles et des cours pour les adultes illettrés. Nous avons ouvert un hôpital et accompli encore bien d'autres choses. »

Paysannes laborieuses, ouvrières ! Apprenez par ces paroles ce qui devient possible lorsque les ouvriers et les paysans construisent en commun. Vous aussi, vous faites partie des ouvriers et des paysans. Notre alliance n'est pas complète si vous faites défaut.

La détresse de notre époque, qui vous écrase, vous crie : Comprenez ! Lutez ! Notre but est votre but, notre liberté est votre liberté ! Sur une terre libre, le paysan libre ! Dans des fabriques libres, un libre ouvrier ! Le pouvoir aux ouvriers et aux paysans, c'est la liberté, le bien-être, la paix et la civilisation pour tous les producteurs ; c'est la liberté, le bien-être, la paix et la civilisation pour vous, paysannes et ouvrières !

La 1^{re} Conférence Internationale des Paysans.
Moscou, octobre 1923.

Notre « Ouvrière »

Nous remercions les camarades qui ont répondu à l'appel du centre et ont assuré la vente de l'*Ouvrière* à la manifestation de Courbevoie.

500 numéros ont été vendus et plus de 700 numéros anciens ont été distribués.

De pareils efforts font connaître notre journal et touchent un nouveau public. C'est en persévérant que nous arriverons à pénétrer les larges masses féminines et à amener à nous les femmes travailleuses.

Que notre mot d'ordre soit :

« Pas une réunion, pas une manifestation sans notre journal ».

LES LECTURES DE NOS ENFANTS

Avez-vous songé au grave danger que représentent pour vos petits ces illustrés bon marché qui font la joie des gamins et que l'on voit à toutes les devantures des marchands de journaux ? Vous êtes-vous suffisamment occupés de leur contenu ? et en avez-vous interdit la lecture à votre fillette, à votre petit garçon ?

Non, pas toujours ! Votre tâche d'ouvrière, de ménagère est si lourde que vous êtes bien aise, alors que tant de besogne vous attend, que votre enfant reste tranquille assis dans un coin de la pièce, soit sage, et devore les histoires de son illustré. Vous croyez ces histoires inoffensives, vous pensez qu'elles ne laisseront aucune trace dans le jeune cerveau de votre enfant et vous le laissez tout à sa joie, heureuse de sa tranquillité.

Si vous faites cela, camarades, vous êtes bien imprudentes. Outre des histoires plus ou moins intéressantes, des récits plus ou moins fantastiques qui déforment l'imagination de vos petits, on y trouve des choses bien dangereuses. Vous allez en juger par l'extrait ci-dessous tiré de *Lisette*, journal pour petites filles qu'une maman scandalisée m'a adressé :

Vous ne faites pas de politique, mes petites amies, ce n'est ni de votre âge, ni de votre compétence, et je serais bien fâchée si mes fillettes chéries voulaient se mêler de discuter sur les graves sujets qui passionnent les adultes.

Vous savez peut-être, pourtant, qu'il est des hommes, des Français, qui font à leur patrie une guerre acharnée, et plus stupide que celle que les Allemands pourraient faire... Car, c'est leur rôle, à nos ennemis, de lutter contre nous, tandis que des Français qui attaquent la France, ce sont des enfants qui n'aiment pas leur mère et qui l'insultent.

Ils sont, à la fois, coupables et fous... coupables, car l'amour du sol natal est une vertu des cœurs bien nés... fous, car ils obéissent à une haine aveugle, frappant sans savoir pourquoi.

Qu'on-ils donc contre la France ? Pourquoi affament-ils que toutes les patries se valent et qu'il n'en faut servir aucune. Autant vouloir arracher du cœur le culte de la famille.

Car la Patrie, en effet, c'est une famille immense ; c'est la réunion d'individus de même race, de même langue, de mêmes intérêts, de même ressemblance, puisque partout on mettra sur le visage d'un être, sans se tromper, le nom de sa nationalité : c'est un Français, un Anglais, un Espagnol...

Chaque race, aussi, a le caractère qui lui est propre... le Français est courageux, gai, ingénieux ; l'Allemand est lourd, brutal, sans aucune délicatesse ; l'Espagnol est batailleur, follement brave, emporté ; l'Anglais est flegmatique, amoureux de ses aises, mais ami loyal.

Ceci n'est qu'un extrait, mais le papier se continue sur ce ton-là toute une page.

Et quand votre enfant aura lu, impressionnable comme tous les jeunes, il se prendra à rêver à sa belle France, et il se souviendra des enseignements de son école, et petit à petit la haine de l'étranger, de l'Allemand surtout, germera en son petit cœur. Quand à votre foyer vous parlerez de la patrie en internationaliste, il restera un doute chez votre enfant et, comme l'amour de la patrie, la défense du drapeau sont toujours entourés de belles phrases, il arrivera souvent qu'il ne vous croira plus, mais donnera toute sa confiance à ses maîtres, à ses livres qui lui parlent de conquêtes, de liberté, de justice, de rêves de gloire.

Nous vous crions : « Attention ! » Soyez sans pitié pour toutes ces lectures pernicieuses, bannissez de votre foyer ces illustrés qui empoisonnent l'âme de vos enfants. N'oubliez pas que votre rôle est de former une génération d'êtres intelligents et bons, ayant comme idéal et comme but la fraternité des peuples, la réalisation du communisme. La bourgeoisie met tout en œuvre (patronages, jeux, sports, cours complémentaires, etc.), pour accaparer la jeunesse. Suivant en cet exemple que nous donne la Russie des Soviets, nous devons organiser les enfants, les éduquer, leur procurer des distractions saines et indispensables à leur âge.

Toutes les mères doivent aider le Parti Communiste à développer les groupes de pupilles, les colonies de vacances, qui mèneront nos enfants dans la bonne voie et en feront les combattants de demain.

Marguerite CHANTAIS.

Eugénie Grandet

Si sa parole ne fut plus dédaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa supériorité de père de famille, domina sa conduite. Sa fidèle Nanon paraissait-elle au marché, soudain quelques lazzi, quelques plaintes sur son maître lui sifflaient aux oreilles ; mais, quoique l'opinion publique condamnât hautement le père Grandet, la servante le défendait par orgueil pour la maison.

Eh bien, disait-elle aux détracteurs du bonhomme, est-ce que nous ne devenons pas tous plus durs en vieillissant ? Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisse un peu, cet homme ? Taisez donc vos menteries, Mademoiselle vit comme une reine. Elle est seule ; eh bien, c'est son gott. D'ailleurs mes maîtres ont des raisons majeures.

Enfin, un soir, vers la fin du printemps, Mme Grandet, dévorée par le chagrin encore plus que par la maladie, n'ayant pas réussi, malgré ses prières, à réconcilier Eugénie et son père, confia ses peines secrètes aux Cruchot.

Mettre une fille de vingt-trois ans au pain et à l'eau !... s'écria le président de Bonfons, et sans motif ; mais cela constitue des sévices tortionnaires ; elle peut protester contre, et tant dans que sur... Allons, mon neveu, dit le notaire, laissez votre baragouin de Palais. — Soyez

tranquille, madame, je ferai finir cette réclusion dès demain.

En entendant parler d'elle, Eugénie sortit de sa chambre.

Messieurs, dit-elle en s'avançant par un mouvement plein de fierté, je vous prie de ne pas vous occuper de cette affaire. Mon père est maître chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obéir. Sa conduite ne saurait être soumise à l'approbation ni à la désapprobation du monde, il n'en est comptable qu'à Dieu. Je réclame de votre amitié le plus profond silence à cet égard. Blâmer mon père serait attaquer notre propre considération. Je vous sais gré, messieurs, de l'intérêt que vous me témoignez ; mais vous m'obligeriez davantage si vous vouliez faire cesser les bruits offensants qui courent par la ville, et desquels j'ai été instruite par hasard.

— Elle a raison, dit Mme Grandet.

— Mademoiselle, la meilleure manière d'empêcher le monde de jaser est de vous faire rendre la liberté, lui répondit respectueusement le vieux notaire, frappé de la beauté que la retraite, la mélancolie et l'amour avaient imprimée à Eugénie.

— Eh bien, ma fille, laissez à M. Cruchot le soin d'arranger cette affaire, puisqu'il répond du succès. Il connaît ton père et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temps

qui me reste à vivre, il faut, à tout prix, que ton père et toi, vous soyez réconciliés.

Le lendemain, suivant une habitude prise par Grandet depuis la réclusion d'Eugénie, il vint faire un certain nombre de tours dans son petit jardin. Il avait pris pour cette promenade le moment où Eugénie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il se cachait derrière le tronc de l'arbre, restait pendant quelques instants à contempler les longs cheveux de sa fille, et flottait sans doute entre les pensées que lui suggérait la ténacité de son caractère et le désir d'embrasser son enfant.

Souvent, il demeurait assis sur le petit banc de bois pourri où Charles et Eugénie s'étaient juré un éternel amour, pendant qu'elle regardait aussi son père à la dérobée ou dans son miroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'asseyait complaisamment à la fenêtre et se mettait à examiner le pan de tulle où pendaient les plus jolies fleurs, d'où sortaient, d'entre les crevasses, des cheveux-de-Vénus, des lisérons et une plante grasse, jaune ou blanche, un *sedum*, très abondant dans les vignes à Saumur et à Tours. Maître Cruchot vint de bonne heure et trouva le vieux vigneron assis, par un beau jour de juin, sur le petit banc, le dos appuyé au mur mitoyen, occupé à voir sa fille.

— Qu'y a-t-il pour votre service, maître Cruchot ? dit-il en apercevant le notaire.

— Je viens pour parler d'affaires.

— Ah ! ah ! avez-vous un peu d'or à me donner contre des écus ?

— Non, non, il ne s'agit pas d'argent, mais de votre fille Eugénie. Tout le monde parle d'elle et de vous.

— De quoi se mêle-t-on ? Charbonnier est maître chez lui.

— D'accord, le charbonnier est maître de se tuer aussi, ou, ce qui est pis, de jeter son argent par les fenêtres.

— Comment cela ?

— Eh ! mais votre femme est très malade, mon ami, Vous devriez même consulter M. Bergerin, elle est en danger de mort. Si elle venait à mourir sans avoir été soignée comme il faut, vous ne seriez pas tranquille, je le crois.

— Ta ta ta ! vous savez ce qu'a ma femme. Ces médecins, une fois qu'ils ont mis le pied chez vous, ils viennent des cinq ou six fois par jour.

— Enfin, Grandet, vous ferez comme vous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis ; il n'y a pas, dans tout Saumur, un homme qui prenne plus que moi d'intérêt à ce qui vous concerne ; j'ai donc dû vous dire cela. Maintenant, arrêtez qui plante, vous êtes majeur, vous savez vous conduire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'amène. Il s'agit de quelque chose de plus grave pour vous, peut-être. Après tout, vous n'avez pas envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Songez donc à la situation où vous seriez, vis-à-vis de votre fille, si Mme Grandet mourait. Vous devriez des comptes à Eugénie, puisque vous êtes commun en biens avec votre femme. Votre fille sera en droit de réclamer le partage de votre fortune de faire vendre Froidefond. Enfin, elle succède à sa mère de qui vous ne pouvez pas hériter.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le bonhomme, qui n'était pas aussi fort en législation qu'il pouvait l'être en commerce. Il n'avait jamais pensé à une liquidation.

— Ainsi je vous engage à la traiter avec douceur, dit Cruchot en terminant.

— Mais savez-vous ce qu'elle a fait, Cruchot ?

— Quoi ? dit le notaire, curieux de recevoir une confidence du père Grandet et de connaître la cause de la querelle.

— Elle a donné son or.

— Elle a donné son or.

— Eh bien, était-il à elle ? demanda le notaire.

— Ils me disent tous cela ! dit le bonhomme en laissant tomber ses bras par un mouvement tragique.

— Allez-vous, pour une misère, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concessions que vous lui demanderez de vous faire à la mort de sa mère ?

— Ah ! vous appelez six mille francs d'or une misère ?

— Eh ! mon vieux ami, savez-vous ce qu'il coûterait l'inventaire et le partage de la succession de votre femme, si Eugénie l'exige ?

— Quoi ?

— Deux, ou trois, quatre cent mille francs peut-être ! Ne faudra-t-il pas liciter, et vendre pour connaître la véritable valeur ? Au lieu qu'en vous entendant...

— Par la serpiente de mon père ! s'écria le vigneron, qui s'assit en palissant, nous verrons ça, Cruchot.

Après un moment de silence ou d'agonie, le bonhomme regarda le notaire en lui disant :

— La vie est bien dure ! Il s'y trouve bien des douleurs. Cruchot, reprit-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper jurez-moi sur l'honneur que ce que vous chantez là est fondé en droit. Mon trez-moi le Code, je veux voir le Code !



La Femme



au Travail



EN CHAMPAGNE

Les vendanges tirent sur leur fin. Par la voie de la presse bourgeoise, la Chambre syndicale patronale a réussi à recruter un peu dans toute la France quelques centaines de malheureux chômeurs en quête de travail, car la main-d'œuvre se fait rare dans le département.

Les conditions de vie offertes aux vendangeurs sont telles qu'elles motivèrent dans certaines maisons (notamment à la maison Reydrer) de vives protestations. Le travail commence au petit jour pour se terminer à la nuit. On se rend compte combien il est pénible de se baisser et de se relever sans discontinuer pendant plus de dix heures, les pieds collés à une boue épaisse, la pluie sur le dos une partie de la journée.

Pour ce travail de bête, le syndicat patronal (car c'est lui qui établit le prix) donne généralement 9 fr. 50 par jour, nourrit et couche ses ouvriers. Mais la nourriture est des plus infectes et ne varie jamais : à midi, pommes de terre et bouillie ; le soir, soupe aux choux, et cela pendant toute la durée des vendanges. Comme couchage : sur la paille, dans les écuries le plus souvent. Certains ne pouvant s'y faire, louent une chambre à l'hôtel. Que leur restera-t-il de leur journée de 9 fr. 50 ?

Pour un pareil régime, les patrons, osaient demander dans le *Matin*, des personnes de bonne tenue. Ils auraient pu exiger comme dans certains théâtres : la tenue de rigueur. Et alors tous ces messieurs les parlementaires (rodeurs de barrière exceptés), ainsi que nos braves sénateurs et ministres seraient peut-être accourus en habit à queue et souliers vernis goûter de cette vie champêtre si agréable ! Pourquoi pas ? Ces dignes représentants du peuple seraient-ils plus douillets qu'un vulgaire travailleur ?

Dans les caves où l'on fabrique le vin de champagne, ouvrières et ouvriers vivent dans une atmosphère irrespirable d'humidité. En entrant, on sent une fraîcheur mortelle vous tomber sur les épaules. Aussi les cavistes contractent-ils souvent des affections de poitrine.

— Que gagne-t-on pour ce travail de forçat, demandais-je à notre guide, une jeune fille de 20 ans qui nous faisait visiter les caves de chez Moët et Chandon, à Epernay, au moins 40 francs par jour ?

— Les ouvriers qualifiés ne gagnent pas plus de 16 francs et les femmes 8 francs, me fut-il répondu.

Inutile d'ajouter que les ouvriers ne sont pas syndiqués, autrement ils ne toléreraient pas ces salaires de famine.

On se demande qui des deux est le plus à blâmer : du patron qui comprend la défense de ses intérêts et est organisé dans son syndicat ou de l'ouvrier qui n'a pas encore compris la nécessité de l'organisation syndicale et accepte, la tête bien basse et en le remerciant, toutes les conditions que le premier lui offre.

Il en sera ainsi tant que la conscience de classe de l'ouvrier ne sera pas éveillée.

Marguerite MICHARD.

DANS LES RAFFINERIES

Encore et toujours l'exploitation de la main-d'œuvre féminine.

A la raffinerie François, rue Riquet, les femmes gagnent 450 francs par mois ; les jeunes filles de 300 à 350.

Elles commencent la journée à 8 heures

du matin et environ toutes les trois semaines à 7 heures, et cela pendant trois jours. Elles ont une heure trente pour déjeuner ; elles devraient terminer la journée à 18 heures, mais il arrive fréquemment qu'il est 20 heures et plus. Ces heures supplémentaires ne sont pas payées. Le travail est exténuant.

Si un congé de 8 jours leur est accordé avec solde, les jours de maladie sont déduits de leur salaire si minime.

La discipline est d'une rigidité exceptionnelle. Les chefs très autoritaires défendent de causer et si le service l'exige, cela doit se faire à voix basse. Il est interdit de quitter sa place. Même aux observations injustes il ne faut pas répondre.

Jamais la semaine anglaise, et l'avantage (le seul) d'acheter au prix de gros le sucre pour sa consommation personnelle ne compense pas l'abus d'un travail fait en supplément dans une maison où les employés sont aussi malmenés.

Nous nous demandons si avec des gains pareils les chefs plus ou moins gradés seraient capables de faire vivre leur famille.

Tant que la travailleuse ignorera le groupement elle sera ainsi exploitée.

A IVRY

Une belle réunion

Une réunion en plein air a eu lieu à Ivry, jeudi dernier, à 13 heures. Six cents personnes, en majorité des femmes, se groupent aussitôt auprès de nos camarades. Une déléguée allemande apporte aux ouvrières le salut de la classe ouvrière d'outre-Rhin. Elle dépense la misère qui règne là-bas. Elle parle du plan Dawes qui accentuera cette misère en France et en Allemagne. Elle fait appel à la solidarité des ouvriers français pour soulager la détresse de leurs frères allemands.

Des applaudissements nourris accueillent son appel fraternel.

Notre camarade Brisset demande aux ouvrières de s'organiser, de prendre enfin conscience de leur exploitation. Tous les visages, visages de femmes émancipées par le dur labeur et la sous-alimentation, sont ardemment levés vers l'oratrice. L'auditoire est tout à fait sympathique. Quand les agents, inquiets de ce rassemblement arrive, c'est à qui les signalera et facilitera le départ de nos camarades.

On peut avoir espoir en un tel prolétariat. Ce qui est surtout à remarquer, c'est que notre camarade a pu parler dans sa langue maternelle, sans être interrompue, au milieu de l'approbation de tous.

Les travailleurs de notre pays commencent à comprendre enfin où sont leurs véritables ennemis.

BORDEAUX

Les lamentables conditions du travail des femmes

Grâce à une enquête de *l'Humanité*, il nous est révélé le triste calvaire que gravissent les travailleuses dans une grande ville de France, prise au hasard parmi tant d'autres.

Que de peine, que d'injustice, que de misère ont été mises à nu. Nous avons vu les femmes employées à tous les travaux, même les plus durs. Les voici verrières, peintres, employées aux travaux de menuiserie, soudeuses, balayuses, manœuvres. Nous les voyons dans la couture, la fourrure, les magasins.

Quel que soit leur emploi nous voyons

un patronat rapace qui ploie cette chair à travail sous un joug de fer.

Notre dernier numéro a donné un aperçu des salaires, salaires de famine, dont la moyenne varie entre 10 fr. 50 et 8 francs. Nous avons dit que la tuberculose guette la majorité de ces femmes. Nous devons ajouter que dans la plupart de ces « boîtes » elles sont traitées avec une insolence vraiment révoltante.

De toutes ces misères étalées il faut tirer une conclusion. Que ce soit à Bordeaux ou ailleurs, la femme est une esclave qui courbe doucement la tête. Elle gémit et se courbe chaque jour un peu plus. C'est cet état d'esprit, cette résignation tant prêchée par les « catholiques » que nous devons combattre. C'est elle le principal ennemi. Il faut enfin que les femmes comprennent leur grande faute et que courageusement elles relèvent la tête. Leur place est au syndicat auprès des hommes. Elles doivent défendre leur droit à la vie, lutter avec les autres travailleurs. C'est la seule issue leur permettant d'échapper au joug capitaliste.

EN VAUCLUSE

Nos enquêtes se poursuivent. Elles mettent à nu l'exploitation de la femme. Nulle région n'est épargnée. Ainsi, à Carpentras, à la maison Martin-Roquebrune, fabrique de matériel d'emballage, on fait 9 heures pour gagner 13 francs (les hommes s'entend). Mais les pauvres ouvrières, travaillant aux pièces, sont honteusement exploitées. Pour en donner une idée, qu'il nous suffise de dire que de ces ouvrières a travaillé toute une matinée pour gagner 18 sous. C'est tout simplement ignoble et l'on se demande comment des ouvrières et ouvrières peuvent subir passivement ce régime d'exploitation capitaliste. Est-il utile d'ajouter qu'un des patrons employés dans une administration gagne aussi d'autre part une somme rondelette pour un travail minime, cependant qu'il exige de son personnel un travail long et exténuant pour un salaire dérisoire.

Quand les abeilles laborieuses du peuple se débarrasseront-elles de leurs fléaux ?

A LA FLÈCHE

A La Flèche, deux industries occupent un certain nombre de femmes. C'est la papeterie et la fabrique des galoches.

Dans cette dernière corporation le travail se fait beaucoup à domicile et aux pièces. Les femmes travaillant en atelier sont occupées au finissage des galoches, à la petite chaussure, et à l'emballage. Pour 10 heures de travail elles reçoivent des salaires de 4, 5 et 6 francs par jour.

Dans la papeterie, situation à peu près identique. Le patronat est là ce qu'il est partout ailleurs lorsqu'il se trouve en présence de travailleurs inorganisés.

Tant que les ouvrières de La Flèche demeureront en dehors du syndicat et n'auront pas compris ce qu'il leur faut, elles continueront à végéter avec leurs maigres salaires et à enrichir les patrons.

NICE

Aux Usines Ferrix

Nous avons signalé, dans notre dernier numéro, l'exploitation des ouvrières. *L'Humanité* du Midi a également parlé de cette bonne bolite et un résultat est déjà obtenu. Le patron, devant le mécontentement

de ses ouvriers et craignant la propagande communiste, a promis de l'augmentation pour la fin du mois.

Les ouvrières doivent se rendre compte que c'est leur passivité qui fait la force de leurs adversaires. Qu'elles se réveillent, qu'elles s'organisent, c'est pour elles le seul moyen d'obtenir de meilleures conditions d'existence.

Mouvement des femmes communistes

PARIS

Assemblée du 3 octobre

Avant d'aborder l'ordre du jour, la camarade Alice Brisset fait un exposé du travail accompli parmi les femmes depuis la dernière assemblée générale et indique comment la réorganisation du Parti sur la base des cellules d'entreprises modifie, tout en les améliorant, les méthodes de propagande et de recrutement.

Des meetings ont été organisés à l'entrée et à la sortie des usines, des ateliers, des magasins — plusieurs avec le concours de camarades allemands. Des tracts ont été distribués ainsi que le journal *L'Ouvrière*. Notre camarade indique qu'on s'est efforcé de faire ressortir que le capitalisme, qui a besoin de la femme, s'en sert, mais ne prévoit rien pour améliorer ses moyens d'existence que seul, le P.C., s'inquiète des conditions de travail de la femme.

Elle ajoute que cette propagande faite par des étrangères a été accueillie avec sympathie, alors qu'avant 1914 il ne leur eût pas été possible de prendre la parole.

Cette preuve du changement de la mentalité féminine doit nous encourager à persévérer. Toutes les bonnes volontés doivent se manifester.

Pour faciliter la tâche des camarades qui auront à développer le programme du Parti, la Commission Centrale Féminine et la Commission fédérale de la Seine devront faire des schémas de conférences.

D'autre part, on ne devra pas perdre de vue que *L'Ouvrière*, arme efficace et indispensable, devra être diffusée le plus largement possible.

Des articles leaders devront être insérés dans les journaux d'usines. Cela a été fait déjà dans plusieurs cellules et les résultats obtenus ne peuvent être qu'un encouragement.

Après ces quelques indications sur le travail déjà effectué et les résultats ainsi obtenus, les tâches à accomplir et la méthode à suivre apparaissent clairement.

La femme est une force économique ; il faut qu'elle soit organisée dans le domaine domestique ; de là l'utilité et le rôle des comités de ménagères.

Grouper les ménagères, les mettre en rapport avec les camarades qui constituent les cellules des halles, leur indiquer les prix de gros et dénoncer les bénéfices scandaleux de tous les commerçants, demander l'unification des prix sur les marchés, voilà dans les grandes lignes la tâche essentielle des femmes dans la période de vie chère que nous traversons.

Il faut aussi engager les femmes à entrer dans les caisses des écoles où se discutent des questions tout à fait intéressantes, à constituer au sein de ces assemblées des fractions communistes pour organiser l'agitation.

Enfin, dans une série d'articles qui paraîtront incessamment, le travail à accomplir sera fixé d'une manière définitive et précise.

La camarade Marrancé indique ensuite le

rôle des femmes communistes dans les assemblées de localités en prenant comme exemple le travail accompli dans le 18^e arrondissement et les résultats obtenus par une agitation méthodique et coordonnée.

La déléguée allemande expose ensuite la situation politique et économique de l'Allemagne au cours de l'année dernière. Elle fait un parallèle entre cette situation et celle de la France à l'heure actuelle et elle indique que les comités de ménagères sont un acheminement vers les comités de contrôle.

Ces comités, en effet, furent, en Allemagne, créés spontanément par les ménagères qui se trouvaient dans l'impossibilité, devant la chute précipitée du mark, de faire aucune acquisition. Peu à peu entrèrent dans ces comités des chômeurs, des invalides, des petits rentiers, des petits fonctionnaires, des petits paysans. Ils acquirent peu à peu la confiance populaire. Non seulement ils contrôlaient, mais ils firent eux-mêmes la distribution des marchandises, organisèrent la production, firent les récoltes.

Mais l'occupation de la Ruhr, qui permit au gouvernement allemand, soutenu par les capitalistes alliés, d'affirmer son autorité, amena peu à peu la disparition des Comités de contrôle.

Notre camarade Faussecauve termine en faisant remarquer que notre tâche actuelle consiste surtout à préparer les esprits, à éclairer les masses féminines afin que les Comités de ménagères qui se constitueront fatalement dans une période de crise économique grave trouvent à leur tête des communistes averties, capables de prendre la direction du mouvement et de mener à bien les tâches nouvelles.

DANS LE PAS-DE-CALAIS

Mes souvenirs

Au moment où les officiels et les journaux, genre « *Matin* », célèbrent le dixième anniversaire de la bataille de la Marne, mes souvenirs me reviennent en foule.

Les journaux de cette époque nous disaient : « Le moral des troupes est excellent. » Cependant, trois jours après, le 33^e régiment d'infanterie passait à Sallaumière, sombre, farouche, désespéré. Nous demandions des nouvelles des nôtres appartenant pour la plupart à ce régiment. « Tous en Belgique ! » nous était-il répondu.

Quelques jours plus tard, nous assistions à la fuite éperdue d'une foule affolée, les yeux pleins de l'horreur de l'affreux carnage. Des vieillards, des femmes, des tout petits en larmes, harrassés de fatigue et mourant de faim.

Parmi cette foule, un homme pleurait désespérément. Il nous dit : « J'ai 48 ans et je suis mobilisé ; je dois partir à la guerre et j'ai déjà 5 garçons là-bas. C'est un crime honteux, ignoble, ajoutait-il en montrant le poing.

Nous ne trouvions rien à dire devant de tels faits, nous ne trouvions même pas une parole de consolation.

Puis, vint l'envahissement. Une toute petite poignée de réservistes, tous mariés et pères de famille, maintenaient des milliers et des milliers de soldats allemands. Ces hommes, noircis par la poudre, courbaturés de fatigue, étaient épuisés encore par l'absence de nourriture.

L'un d'eux, atteint par une balle, nous dit, comme nous lui portions secours : « Mesdames, c'est inutile... Je vais mourir... Mais, avant, je tiens à vous dire : si vous avez des fils, tuez-les. Ma pauvre femme ! mes enfants ! »

Ce furent ses dernières paroles. Voilà, femmes, ce que l'on fait de vos

— Mon pauvre ami, répondit le notaire, ne suis-je pas mon métier ?

— Cela est donc bien vrai ? Je serai dévoué, trahi, tué, dévoré par ma fille.

— Elle hérite de sa mère.

— A quoi servent donc les enfants ? Ah ! ma femme, je l'aime. Elle est solide heureusement ; c'est une Bertelière.

— Elle n'a pas un mois à vivre.

Le tonnelier se frappa le front, marcha, revint, et jeta un regard effrayant à Cruchot :

— Comment faire ? lui dit-il.

— Eugénie pourra renoncer purement et simplement à la succession de sa mère. Vous ne voulez pas la déshériter, n'est-ce pas ? Mais, pour obtenir une concession de ce genre, ne la rudoyez pas. Ce que je vous dis là, mon vieux, est contre mon intérêt. Qu'ai-je à faire, moi ?... des liquidations, des inventaires, des ventes, des partages...

— Nous verrons, nous verrons. Ne parlons plus de cela, Cruchot, vous me tribouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or ?

— Non ; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaine, je vous les donnerai. Mon bon ami, faites la paix avec Eugénie. Voyez-vous, tout Saumur vous jette la pierre.

— Les drôles !

— Allons, les rentes sont à quatre-vingt-dix-neuf. Soyez donc content une fois dans la vie.

— A quatre-vingt-dix-neuf, Cruchot ?

— Oui.

— Eh ! eh ! quatre-vingt-dix-neuf ! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue.

Puis, trop agité par ce qu'il venait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sa femme et lui dit :

— Allons, la mère, tu peux passer la journée avec ta fille, je vas à Foidfond. Soyez gentilles toutes deux. C'est le jour de notre mariage, ma bonne femme ; tiens, voilà dix écus pour ton reposoir de la Fête-Dieu. Il y a assez longtemps que tu veux en faire un, régale-toi ! Amusez-vous, soyez joyeuses, portez-vous bien. Vive la joie !

Il jeta dix écus de six francs sur le lit de sa femme et lui prit sa tête pour la baiser au front.

— Bonne femme, tu vas mieux, n'est-ce pas ?

— Comment pouvez-vous penser à recevoir dans votre maison le Dieu qui pardonne en tenant votre fille exilée de votre cœur ? dit-elle avec émotion.

— Ta ta ta ta ! dit le père d'une voix caressante, nous verrons cela.

— Bonté du ciel ! Eugénie, cria la mère en rougissant de joie, viens embrasser ton père, il te pardonne !

Mais le bonhomme avait disparu. Il se sauvait à toutes jambes vers ses closeries en lâchant de mettre en ordre ses idées renversées. Grandet commençait alors sa soixante-seizième année. Depuis deux ans, principalement, son avarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avarés, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominante, son sentiment avait affectionné plus particulièrement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or était devenue sa monomanie. Son esprit de despotisme avait grandi en proportion de son avarice, et abandonner la direction de la moindre parcelle de ses biens à la mort de sa femme lui paraissait une chose contre

nature. Déclarer sa fortune à sa fille, inventer l'universalité de ses biens meubles et immeubles pour les léguer ?...

— Ce serait à se couper la gorge, dit-il tout haut au milieu d'un clos en examinant les ceps.

Enfin, il prit son parti, revint à Saumur à l'heure du dîner, résolut de plier devant Eugénie, de la cajoler, de l'amadouer afin de pouvoir mourir royalement, en tenant jusqu'au dernier soupir les rênes de ses millions. Au moment où le bonhomme qui, par hasard, avait pris son passe-partout, montait l'escalier à pas de loup pour venir chez sa femme, Eugénie avait apporté sur le lit de sa mère le beau nécessaire.

Toutes deux, en l'absence de Grandet, se donnaient le plaisir de voir le portrait de Charles en examinant celui de sa mère.

— C'est tout à fait son front et sa bouche ! disait Eugénie au moment où le vigneron ouvrit la porte.

Au regard que jeta son mari sur l'or, Mme Grandet cria :

— Mon Dieu, avez pitié de nous !

Le bonhomme sauta sur le nécessaire comme un tigre fond sur un enfant endormi.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il en emportant le trésor et allant se placer à la fenêtre. — Du bon or ! de l'or ! s'écria-t-il. Beaucoup d'or ! ça pèse deux livres. — Ah ! ah ! Charles l'a donné cela contre les belles pièces, hein ? Pourquoi ne me l'avoir pas dit ? C'est une bonne affaire, fille ! Tu es ma fille, je te reconnais. (Eugénie tremblait de tous ses membres.) — N'est-ce pas, c'est à Charles ? reprit le bonhomme.

— Oui, mon père, ce n'est pas à moi. Ce meuble est un dépôt sacré.

— Ta ta ta ! il a pris ta fortune, faut te rétablir ton petit trésor.

— Mon père !... Le bonhomme voulut prendre son couteau pour faire sauter une plaque d'or, et fut obligé de poser le nécessaire sur une chaise. Eugénie s'élança pour le ressaisir ; mais le tonnelier, qui avait tout à la fois l'œil à sa fille et au coffret, la repoussa si violemment en étendant le bras, qu'elle alla tomber sur le lit de sa mère.

— Monsieur ! monsieur ! cria la mère en se dressant sur son lit.

Grandet avait tiré son couteau et s'appretait à soulever l'or.

— Mon père, cria Eugénie en se jetant à genoux et marchant ainsi pour arriver plus près du bonhomme et lever les mains vers lui : mon père, au nom de tous les saints et de la Vierge, au nom du Christ, qui est mort sur la croix ; au nom de votre salut éternel, mon père, au nom de ma vie, ne touchez pas à cela ! Ce nécessaire n'est ni à vous ni à moi ; il est à un malheureux parent qui me l'a confié, et je dois le lui rendre intact.

— Pourquoi le regardais-tu, si c'est un dépôt ? Voir, c'est pis que toucher.

— Mon père, ne le détruisez pas, ou vous me déshonorez ! Mon père, entendez-vous ?

— Monsieur, grâce ! dit la mère.

— Mon père ! cria Eugénie d'une voix si éclatante, que Nanon, effrayée, monta.

Eugénie sauta sur un couteau qui était à sa portée et s'en arma.

— Eh bien ? lui dit tranquillement Grandet en souriant à froid.

— Monsieur, monsieur, vous m'assassinez ! dit la mère.

— Mon père, si votre couteau entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez déjà rendu ma mère mortellement malade, vous tuez

rez encore votre fille. Allez maintenant blessure pour blessure !

Grandet tint son couteau sur le nécessaire, et regarda sa fille en hésitant.

— En serais-tu donc capable, Eugénie ? dit-il.

— Oui, monsieur, dit la mère.

— Elle le ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez donc raisonnable, monsieur, une fois dans votre vie.

Le tonnelier regarda l'or et sa fille alternativement pendant un instant. Mme Grandet s'évanouit.

— Là, voyez-vous, mon cher monsieur, madame se meurt ! cria Nanon.

— Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre. Prends donc l'écritu vive ! met le tonnelier en jetant le nécessaire sur le lit. — Toi, Nanon, va chercher M. Bergerin. — Allons, la mère, dit-il en baissant la main de sa femme, ce n'est rien, va : nous avons fait la paix. — Pas vrai, fille ! Plus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras... Ah ! elle ouvre les yeux. — Eh bien, la mère, mère, timère, allons donc ! Tiens, vois, j'embrasse Eugénie. Elle aime son cousin, elle l'épousera si elle veut, elle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma pauvre femme. Allons, remue donc ! Ecoute, tu auras le plus beau reposoir qui se soit jamais fait à Saumur.

— Mon Dieu ! pouvez-vous traiter ainsi votre femme et votre enfant ! dit d'une voix faible Mme Grandet.

— Je ne le ferai plus, plus ! cria le tonnelier. Tu vas voir, ma pauvre femme.

Il alla à son cabinet et revint avec un poignée de louis, qu'il éparpilla sur le lit.

(A suivre.)

Honoré de BALZAC.

enfants et de vos compagnons ! Avez-vous donc oublié les 700 morts trouvés dans les bois de Liévin, de tout-petits tués dans leur voiturette, des femmes, des vieillards ?

A Liévin, lorsque les femmes partaient au ravitaillement, lorsqu'elles allaient chercher la nourriture pour les enfants ou les vieux parents, et, serrant leurs petits contre leur cœur, quittaient les caves où elles vivaient serrées comme des rats, beaucoup d'entre elles savaient qu'elles ne reviendraient pas.

Rappelez-vous, femmes, l'évacuation de Lens et d'Avion où enfants et vieillards étaient fauchés par une température sibérienne ! Rappelez-vous également votre séjour en Belgique où tant des nôtres sont morts de privations !

Si je vous crie tout cela, c'est que je sens et que je prévois une guerre nouvelle qui sera plus meurtrière et plus immonde encore que celle que nous avons eue. C'est que je voudrais relever votre énergie, secouer la léthargie dans laquelle vous ont plongées les valets aux gages des bourgeois !

Réfléchissez un peu et vous constaterez les mêmes symptômes qu'en 1914. De plus, la vie devient de plus en plus chère, le prix du pain augmente toujours. Le « Petit Parisien » laissait entendre, l'autre jour, que nous serions peut-être obligés de le payer 1 franc le litre et de remettre en vigueur la carte de pain.

La situation est ainsi bien définie. Comprenez-vous maintenant pourquoi vous devez faire de la politique ? Il s'agit, pour vous, de donner à manger à vos mioches et d'empêcher vos aînés d'aller à la guerre !

Veuves de guerre ! donneriez-vous donc encore vos enfants au monstre qui vous a déjà pris le père ?

Si vous ne voulez pas revoir toutes ces horreurs, si vous voulez les éviter à tous ceux qui vous sont chers, venez avec nous. Toutes et tous, en force, nous imposerons notre volonté au Bloc national de gauche qui, avec la complicité des chefs socialistes, met obstacle à la reconnaissance des Soviets qui nous fourniraient du blé à meilleur compte. Le blé moins cher, c'est le pain moins cher. La bourgeoisie fait de vous et de vos enfants des êtres lamentables et vous maintient dans un état d'infériorité.

Seul, le Parti communiste est capable de vous donner votre véritable place et veut réaliser pour les femmes l'égalité politique et économique.

C'est, par conséquent, dans ses rangs que vous devez lutter pour conquérir une vie large et indépendante et si vous voulez assurer à vos enfants une existence meilleure dans une société plus juste et dans la paix.

Avec nous, venez crier votre haine de la guerre et votre volonté d'une paix saine et durable !

Alphonsine BERNARD.

On écrit à « l'Ouvrière... »

Camarade,

Dernièrement, dans notre ville, on annonçait deux films soi-disant très intéressants, intitulés, l'un, *Puissance*, l'autre, *Pour l'Humanité*.

Je ne suis pas une habituée du cinéma et me contente d'aller voir jouer les films recommandés par notre grand quotidien *l'Humanité*. Cependant, attirée par la réclame faite autour des deux films en question, je me rendis au cinéma, comptant voir quelque chose d'instructif et de sensé. Quelle déception, camarade !

Le premier pouvait encore passer. Il imaginait les rapports de la terre avec quelque planète inconnue qui nous envoyait toute sa puissance. Mais l'autre, ah ! quel écœurement ! Un film de guerre, bien fait pour entretenir la haine, faisant de l'Allemagne le plus faux des portraits. C'est ainsi que sur l'écran on voit cette phrase : « Les deux nations parlent en lutte, l'une pour le triomphe de la justice, l'autre pour celui de l'injustice. »

Pas mal comme immonde, n'est-ce pas ? Et cela continue ainsi pendant tout le film, tous les torts à l'ennemi, le montrant dans l'horrible carnage tour à tour brute, espion, etc., etc. Les officiers allemands ne sont pas épargnés, on les voit brutalisant leurs hommes... Mais ce que le film ne montre pas, c'est les nôtres, fusillant sans motif les malheureux pliés sous leur poing.

Enfin, du commencement à la fin, ce n'est qu'un vaste bourrage de crânes. Rien ne nous a été épargné, nous avons vu la main dans la main le sabre et le goupillon, nous avons vu les ministres de Celui qui disait : « Tu ne tueras pas », prêcher la guerre. Le départ pour le front était représenté comme une action de grâces vis-à-vis de Dieu.

Rappeler ces années de terreur, ces années maudites qui n'ont apporté que ruines et misère aux pauvres gens et profité aux capitalistes, c'est nous rappeler que tout n'est pas fini. C'est pour conserver vivace au cœur de paisibles populations LA HAINE que de tels films sont édités et passés.

Nous disons qu'il n'y a ni nations, ni frontières, mais des millions de travailleurs qui doivent s'aimer et se soutenir. Nous ne voulons plus que nos fils, lorsqu'ils ont vingt ans et qu'ils sont la récompense de tous nos efforts, soient sacrifiés pour garnir les coffres-forts des capitalistes.

Nous protestons contre de pareils films et nous signalons à l'opinion publique cette horreur qui a nom « *Pour l'Humanité* » et espérons que les camarades sauront faire le nécessaire pour imposer sa disparition.

Germaine JARDIN.

Si l'on réfléchit sur les misères qui, depuis l'âge des cavernes jusqu'à nos jours encore barbares, ont accablé la malheureuse humanité, on en trouve presque toujours la cause dans une fausse interprétation des phénomènes de la nature et dans quelque-une de ces doctrines théologiques qui donnent de l'univers une explication atroce et stupide.

Antole FRANCE.

LES BELLES PAGES

A TRAVERS LA NUIT

La revue Clarité a pris une initiative fort intéressante. Elle signale à ses lecteurs le meilleur livre du mois. Le meilleur livre du mois dernier est : A travers la nuit, de Rose Cohen. C'est la vie d'une jeune juive, obligée de fuir la Russie tsariste. Elle nous raconte sa dure vie de travail en Amérique. Un moment elle est entraînée par un courant révolutionnaire, l'organisation syndicale, courant dont elle s'éloigne par la suite. C'est ce chapitre que nous publions :

Un jour, en arrivant, je remarquai que les ouvriers chuchotaient entre eux. A midi, tandis qu'ils s'en allaient déjeuner et que je courais acheter un morceau de fromage, je les vis tous rassemblés dans la rue, devant la porte. Ils mangeaient leurs sandwiches en battant la semelle sur la neige et en discutant à mi-voix d'un air grave et inquiet. A l'atelier, le patron paraissait plus sombre que jamais.

Je n'entends pas que le premier venu vienne ici me dire ce que j'ai à faire, crier-t-il à un inconnu qui s'approchait de la table pour lui parler. Cet atelier est à moi, ces machines sont à moi. S'ils veulent travailler aux conditions que je leur fais, c'est bon, sinon qu'ils s'en aillent au diable ! Tous les ouvriers ne sont pas encore morts ! Betty me souffla à voix basse :

— Les hommes sont entrés dans le syndicat. Et l'ouvrage est pressé.

Les yeux de Betty, d'ordinaire si mornes, brillaient.

Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être un syndicat, ni de ce qui causait cette agitation. Mais j'en appris davantage le lendemain. En entrant à l'atelier, un peu après six heures du matin, je n'y trouvais que les trois jeunes filles assises à ma table. Pas un homme, sauf le patron. Les autres arrivèrent à sept heures moins cinq environ, et, debout ou assis à la table du repas, ils se mirent à causer et à plaisanter tranquillement. Le patron, debout devant sa table, broyait des vestons d'un air furieux. A tout instant, il jetait un regard sur la pendule. Son visage était blême de rage.

Au premier coup de sept heures, le presser donna un premier coup de sifflet et chacun prit sa place. A midi précis, le presser siffla de nouveau et les ouvriers s'en allèrent déjeuner. Ceux qui restèrent dans l'atelier mangèrent sans hâte en lisant les journaux. Le patron avait les yeux fixés sur nous, les femmes. Nous mangémes après tous les autres, précipitamment, et nous nous remîmes tout de suite à l'ouvrage. Betty regarda les hommes qui lisaient les journaux et grommela :

— Voilà ce que c'est que d'appartenir à un syndicat. On a le temps de se dégourdir les membres.

Je savais que Betty avait été pressurée pendant plusieurs années. Elle avait le dos voûté et les mains blanches et flasques.

Les hommes rentrèrent un peu avant une heure et attendirent pour s'asseoir que l'horloge eût sonné et le presser sifflé. A sept heures, quand un coup de sifflet retentit de nouveau, ils se levèrent d'un seul mouvement, repoussèrent leur ouvrage, et éteignirent le gaz au-dessus de leurs tables et de leurs machines. Nous les regardâmes avec envie. Quant au patron, il tournait le dos à la porte et il ne répondit pas à leur bonsoir. Dans l'obscurité et le silence qui suivit, ses grands ciseaux continuèrent à tailler avec bruit rageusement.

Un samedi après-midi, père, en rentrant, tira de sa poche un petit livre à couverture rouge qu'il me montra.

— C'est mon livre de syndicat, dit-il. Toi aussi, il faut t'en mettre.

Alors il me raconta que quelques ouvrières surfeuses s'étaient organisées et qu'un meeting devait avoir lieu le soir même dans une salle de Clinton Street. A huit heures, il me conduisit jusqu'à la porte du bâtiment, et, voyant une jeune fille qui entraînait, il me dit de la suivre. Je n'avais aucune idée de ce qu'était un meeting, ni de ce qui m'attendait. Aussi fus-je d'abord éblouie par les lumières, par le tapis rouge qui couvrait le plancher et par la foule qui garnissait déjà les bancs alignés le long des murs. Le milieu de la salle était vide.

De la porte je cherchai des yeux une place libre. Les seules que j'aperçus étaient tout en avant. J'avais cependant sans regarder ni à droite ni à gauche, péniblement préoccupée de mes vêtements râpés. Je fus obligée de m'asseoir au premier rang, à deux mètres seulement de la petite tribune carrée. J'étais si mal à l'aise en me sentant ainsi exposée aux regards, qu'il me fallut un certain temps pour oublier ma tête nue ; mes mains rouges à la peau gercée et mes souliers trop longs aux bouts élimés. Pendant ce temps, un jeune homme était monté sur l'estrade et avait pris la parole. Je l'avais vu deux ou trois fois déjà. Il habitait Cherry Street, et Kate Felesberg m'avait dit qu'il était étudiant. Il disait à peu près ceci :

« Vous passez quatorze heures par jour assises sur un siège souvent sans dossier, à doubler des jaquettes. Pendant quatorze heures vous restez serrées contre une autre surfeuse, sentant la chaleur de son haleine sur votre visage. Quatorze heures durant, le dos courbé, les yeux baissés sur votre ouvrage, vous couchez dans un local triste, souvent à la lumière du gaz. En hiver, vous êtes transies de froid. En été, il n'y a pour vous ni soleil, ni prés verts, ni brise rafraîchissante. Les yeux fixés sur les habits posés sur vos

genoux, vous restez immobiles et tout en sueur tant que le jour dure. La poussière du gras s'insinue jusque dans les pores de votre peau. Vous respirez l'air qu'ont rejeté tous les autres corps penchés et transpirant dans l'atelier, avec l'air lourd et malpropre qui monte de la cour et l'odeur des latrines ouvertes.

« Si quelque-une d'entre vous se rend compte de ces choses et y réfléchit, elle se dit sans doute : « A quoi bon protester ? Le patron m'écouterait-il si je lui en parlais ? Et, en tout cas, ce ne sera pas long. Je ne resterais pas à l'atelier toute ma vie. Cette année peut-être ou la prochaine, je... ». Jeunes filles je sais à quoi vous pensez. Vous espérez vous marier. Pas si vite ! L'homme qui travaille lui-même à l'atelier ne se soucie pas d'épouser une jeune fille au teint pâle et aux yeux fatigués, qui, pendant des années, a passé quatorze heures par jour. Il sait que vous avez perdu vos forces et qu'en vous épousant il se mettrait sur le dos un tas de soucis et de notes de médecin. Savez-vous comment il agit le plus souvent ? Il fait venir de Russie une jeune fille qu'il connaissait autrefois et qui n'a jamais vu l'intérieur d'un atelier. Ou bien il épouse une petite bonne aux joues rouges et aux yeux vifs.

« Et même à supposer que vous vous mariez, êtes-vous à l'abri ? N'oubliez pas que votre mari travaillera, lui aussi, quatorze heures et plus à la journée, en respirant l'air vicié de l'atelier et la poussière du drap. Combien de temps pourra-t-il résister ? Qui sait si vous-mêmes ne serez pas obligées de travailler ? Et quelque chose de pire vous attend peut-être. A moins que vous, maintenant, n'y mettiez bon ordre, il se peut que vos enfants retournent, eux aussi, aux mêmes tristes ateliers, à l'air vicié et aux quatorze heures de travail. En hiver, avant l'aube, votre fillette s'en ira le long des rues, sous la pluie et la neige, dans ses petits souliers usés et sa mince jaquette. Elle aussi tremblera devant le patron, dans le même local sombre où vous avez tremblé vous-mêmes, assises, le dos courbé, pendant quatorze heures, sur le même tabouret devenu branlant. »

Il avait l'air de me regarder dans le blanc des yeux. Je ramenaï mes pieds sous ma chaise et baissai ma tête pour cacher mes larmes. « Qui est cet homme ? » demandai-je. Comment sait-il tout cela ?

Il reprit : « Seule, aucune de vous ne peut rien. Organisez-vous. Réclamez des gages convenables, afin que vous puissiez vivre d'une manière digne d'être humains et non de porcs. Exigez qu'il y ait dans votre atelier de l'air pur et du soleil pour que vous ayez des corps sains. Obtenez un nombre raisonnable d'heures de travail pour avoir le temps de connaître votre famille, de penser, de jouir de l'existence. Organisez-vous. Chacune de vous, isolée ne peut rien, réunies vous pouvez tout obtenir. »

Il y eut un moment de silence complet. Puis éclata un tonnerre d'applaudissements. Tout le monde se leva et se rapprocha de la tribune. Je m'assis à une place devenue vacante, dans un coin, observant les ouvrières qui s'en allaient par groupes et parlaient avec animation. Lorsque la salle fut à peu près vide, je m'approchai du pupitre du secrétaire. « Je désire faire partie du syndicat », dis-je.

Mes camarades n'avaient pas assisté au meeting, mais elles aussi s'étaient affiliées au syndicat. Et, maintenant, notre atelier était « un atelier régulièrement syndiqué ». Je n'oublierai jamais la fierté que j'éprouvai le premier soir quand, à sept heures, le presser ayant donné son coup de sifflet, les autres jeunes filles et moi nous nous levâmes avec les hommes. Malheureusement, le syndicat ne réunit que peu d'ouvrières, en sorte qu'il fut bientôt dissous. Pendant les quelques semaines que j'en fis partie, je commençai à suivre des cours du soir. Je m'y rendais directement à la sortie de l'atelier, sans souper, car les portes de l'école se fermaient à sept heures et demie.

Je quittai l'atelier peu après la dissolution du syndicat, je ne me souviens plus pourquoi, ni comment.

Rose COHEN.

Avant l'établissement de la République soviétique en Géorgie, il n'y avait pas un seul jardin d'enfants, alors qu'en 1923 on en comptait 700. Encore une atrocité bolchevique !



LA VIE INTERNATIONALE

Rapport de Casparova

(Suite)

LA FEMME DANS L'INDE

A cause des salaires de famine, l'ouvrière hindoue vit dans des conditions effroyables et ne consomme qu'un seul repas par jour. La mortalité des ouvrières et des enfants est extraordinairement élevée. Jusque'en 1923, il y avait dans certaines régions de l'Inde une coutume d'après laquelle on tuait les fillettes venant de naître. La situation économique pénible de la travailleuse est encore aggravée par le manque de droit dans la famille ; cette iniquité existant depuis des siècles est liée à la division de la société en castes strictement séparées. Les ouvrières et les ouvriers sont recrutés dans les castes inférieures (Soudras et parias).

D'après la loi de « Manou », la femme ne peut pas avoir de vie individuelle. La veuve ne peut contracter un second mariage. Jusque'en 1910, les Hindous pratiquaient le mariage en prenant les filles depuis 5 ans.

La conquête des Indes par les Mongols, il y a 800 ans, rendit plus atroce encore l'esclavage de la femme ; elle introduisit la mode de les enfermer dans les locaux séparés (Zénana) et les obligea à porter le voile (poudra). Toutefois, cette dernière coutume n'existe que chez les musulmans et non pas chez les gramaistes. La situation de la femme dans les Indes commence à se modifier avec l'introduction du capital industriel et la création de la bourgeoisie nationale. Le passage au régime capitaliste a soulevé dans les Indes le mouvement féminin ainsi que la lutte contre le capital étranger et le mouvement de libération nationale des Hindous dirigé contre l'Angleterre et des Mahométans voulant le rétablissement du Califat. Mais la pénétration du capital étranger qui appela à la vie la classe ouvrière et qui contribua à transformer la femme prisonnière en ouvrière industrielle stimula en même temps le développement de la bourgeoisie nationale hindoue et créa le mouvement national.

Dès son origine, le mouvement féminin hindou fut directement ou indirectement influencé par celui des femmes anglaises. Non seulement le mouvement féminin bourgeois de libération nationale dans les Indes emprunta ses idées aux intellectuelles anglaises, mais le mouvement ouvrier de classe porta l'empreinte du mouvement ouvrier des femmes anglaises au point de vue idée et même forme d'organisation ; « la Ligue de l'activité sociale », fondée à Madras pour appliquer les résolutions de la Conférence de Washington et les Associations des ouvrières créées en 1923, en sont des preuves.

La libération de la Musulmane des Indes du Zénana et de la Poudra fut posée pour la première fois à la Conférence musulmane hindoue convoquée en 1919 ; cette initiative avait été prise par la reine de l'Etat indigène du Vopai ; des milliers de Musulmanes s'intéressèrent à la libération de la femme dans la famille et à l'éducation des jeunes filles musulmanes. En 1919 et 1920, les Musulmanes assistèrent déjà aux nombreux meetings nationaux, mais elles portaient encore le voile et écoutaient les discours, enfermées dans un local séparé. En 1921, la femme et la mère du militant Mahomet-Ali prononcèrent ouvertement des discours sans porter le voile.

La question de l'instruction féminine se posa aux Indes sous un aspect violent à cause de la nécessité de l'autonomie économique des femmes. En 1922, la ville d'Alkhabad créa une Université féminine spéciale. Begum, la reine du Vopai, est le secrétaire général de l'Université musulmane d'Alkhabad.

Sarala Bela Levi, la nièce de Rabindranath Tagore, est un des précurseurs de la révolution hindoue. Elle reçut l'instruction supérieure à l'Université de Calcutta ; elle fonda une société pour la culture physique de la jeunesse, qui devint plus tard une organisation révolutionnaire.

(à suivre).

RUSSIE

LA PARTICIPATION DES FEMMES A LA VIE PUBLIQUE

Les chiffres suivants indiquent dans quelles proportions les femmes participent à la vie publique dans l'Union soviétique :

Institutions	% de femmes
Soviets de village.....	2,9
Soviets de ville.....	14,6
Comités d'usine.....	14,6
Unions provinciales des syndicats.....	6,0
Comités exécutifs centraux des syndicats.....	4,7

Dans certaines agglomérations comme dans certaines branches d'industries, la proportion est considérablement plus élevée. Ainsi, dans les Soviets de Moscou, de Leningrad, d'Ivano Vosnesenk et dans nombre de villes d'Ukraine, la proportion des femmes varie entre 18 et 20 %. De même, dans les Comités d'usine du textile, de l'alimentation, dans les établissements d'éducation et d'hygiène publique, la proportion atteint fréquemment 30 %.

Les ouvrières participent aussi aux travaux des Comités exécutifs de province et les paysannes entrent volontiers dans les Comités exécutifs de district et de gouvernement. Comme il est facile de se l'imaginer, les femmes des Républiques orientales de l'Union soviétique sont beaucoup plus rétrogrades ; néanmoins, sur l'impulsion du Parti Communiste et grâce à sa propagande, elles commencent à s'éveiller à la vie politique.

Dans ces Républiques, il y a aujourd'hui 854 femmes, membres des Soviets ; 104 femmes, membres des Comités exécutifs et 276 femmes, conseillers légaux. Bien que ces chiffres soient encore assez minces, ils indiquent cependant qu'un grand progrès s'est accompli dans l'Est.

Contrairement au principe gouvernemental de créer des institutions mixtes, les autorités soviétiques ont décidé de faire exception pour les Républiques orientales, en raison des traditions particulières et des conditions de vie des femmes orientales. C'est pour cette raison que des cercles réservés aux femmes ont été créés. On en compte actuellement 28 qui font un excellent travail.

LE TRAVAIL CULTUREL DES SYNDICATS RUSSES

Les tâches des syndicats russes sont toutes différentes de celles qui incombent aux nôtres. Les syndicats russes appuient les Soviets dans l'œuvre grandiose de rétablissement de l'industrie et ont avant tout un rôle d'instructeurs et d'éducateurs.

Un secrétaire général de l'Union du Textile il y a un département spécial chargé de diriger les travaux culturels parmi les syndiqués. Le directeur de ce département est une femme.

L'Union du Textile compte 505.000 ouvriers, dont 52 % de femmes et 7 % de jeunes. 98 % des ouvriers de cette corporation sont organisés.

Le travail d'instruction et de culture est dirigé par 224 clubs dont les dirigeants responsables sont des membres des cellules d'usines.

La tâche la plus importante est la lutte contre l'analphabétisme. 90 % des illettrés sont des femmes.

Afin de mettre la femme sur le même pied d'égalité que l'homme, les Soviets apportent une attention toute particulière à l'instruction de la femme.

Presque toutes les usines ont leur école et leur bibliothèque. L'année dernière il y avait 262 bibliothèques dans les fabriques de textile. Ces dernières sont installées par le Conseil de Culture et sont agrandies suivant les besoins.

Les écoles sont installées par le gouvernement et contrôlées par le dit Conseil. Le travail de mise en marche de ces écoles est très important, car, à part quelques exceptions les instituteurs de l'ancien régime sont passés au service des Soviets et il faut qu'ils s'adaptent eux-mêmes à la nouvelle méthode d'enseignement.

Le zèle et l'effort dont les ouvrières témoignent pour apprendre est tout à fait remarquable. L'intérêt qu'elles accordent à toutes les questions culturelles est vraiment édifiant et prouve une fois de plus quel crime formidable a commis le régime tsariste lorsqu'il a fermé la porte de l'instruction aux masses travailleuses.

Doctoresse Pelletier

MALADIES DES FEMMES

FIBROMES, METRITES, SALPINGITES

Guérison sans opération

Mardi, Jeudi, Samedi, de 2 h. à 3 h.
75 bis, rue Monge — Tél. : Gobelins 41-88

Le gérant : R. BELLANGER.

IMPRIMERIE FRANÇAISE (Maison J. Dangon),
123, rue Montmartre, Paris (2e),
Georges DANGON, imprimeur.

TRAVAIL EXÉCUTÉ
PAR DES OUVRIÈRES SYNDIQUÉES

Semaine Internationale de Secours Ouvrier

DIMANCHE 12 OCTOBRE, à 9 heures du matin, ouverture du I^{er} Congrès National du S. O. I., Salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, Paris (6').

Du 13 au 19 octobre, grands meetings en province avec le concours de :

PURCELL,

Secrétaire général des Trade-Unions

Renaud Jean,

Député du B.O.P.

KUCZYNSKI

Directeur de la Correspondance Economique

Lucie Colliard, Marg. Fauscave,

Gauthier,

Député du B.O.P.

Lundi 13 octobre, à TOURS.

Mardi 14, à BORDEAUX et ROUEN.

Mercredi 15, à TOULOUSE et TROYES.

Jeudi 16, à MARSEILLE et STRASBOURG.

Vendredi 17, à SAINT-ETIENNE et METZ.

Samedi 18, à LYON.

Dimanche 19, à PARIS.

Lundi 20, à LILLE.